



# Ma cabine au *Canada*

Texte : Pierre Brice LEBRUN  
Photos : Alen MÉAULLE

Le Canadien longe la Fraser River.  
Vancouver n'est plus très loin.  
Les passagers, le cœur gros, ont bouclé leur valise,  
la croisière ferroviaire touche à sa fin...

Il va falloir descendre, après les 70 heures de voyage qui ont été nécessaires au convoi, long d'un kilomètre, pour traverser le Canada d'un Océan à l'autre. En 3 jours, 3 nuits et 3 fuseaux horaires, le train gris argent, tiré par 3 gigantesques locomotives, a parcouru 4466 kilomètres. Il a franchi les fantastiques Rocheuses, contourné les Grands Lacs et longé des rivières tumultueuses. Il a évité des ours et salué des castors. Il s'est faufilé entre les puits de pétrole qui ont remplacé les bisons dans les prairies. Il s'est écarté pour laisser passer de gigantesques trains de marchandises : plus de 250 wagons, chargés chacun de 2 containers ! Il n'a pas respecté ses horaires, mais personne ne songe à le lui reprocher : ses endémiques retards font partie de son charme, de sa légende. Sans eux, on serait en train de se balader sur le port de Vancouver, on n'aurait pas pu, parce qu'il aurait fait nuit, observer les phoques assoupis sur les convois de grumes qui descendent la Fraser River, que l'activité des draveurs ne dérange pas le moins du monde. Leur indolence fait un peu penser à celle des voyageurs du Canadien : confortablement installés dans leur cabine, ou dans une Skyline aux vitres pano-

*Illa ad tat, cor sim  
vulluptat la feuismod  
magna facidunt lute tat,  
quam esse dolobor*

ramiques, repus par les excellents repas, ils ont regardé défiler le paysage sans se soucier de la course folle du train, lancé à toute allure pour les emmener à bon port. Ils ont emprunté la voie transcontinentale construite entre 1881 et 1885 par la Canadian Pacific Railway, pour relier Vancouver à la côte Est du tout jeune Canada : sans elle, la Colombie-Britannique avait menacé de quitter la Confédération pour rejoindre les USA ! Ils ont admiré, engourdis par le rythme ensorcelant des boggies, le Canada en Technicolor.

Le Canadien quitte Toronto au petit matin, l'Union Station prend des airs de Staten Island quand les passagers rejoignent leur cabine, accompagnés d'un steward. Sacs à la main, un peu perdus, ils se bousculent sur le quai, dans les étroites coursives, à la recherche du bon numéro : de la croisière, ce périple ferroviaire adopte la distance, l'isolement, l'hébergement fonctionnel un rien spartiate, les journées rythmées par les repas servis au restaurant, et l'embarquement, qui ressemble à s'y méprendre à celui d'un paquebot.

Le train finit par s'éloigner : tout fier, il fait hurler sa sirène. Il s'extirpe de la banlieue



Ilia ad tat, cor sim  
vulluptat la feusmod  
magna facidunt lute tat, quam  
esse dolobor



ILLA AD TAT, COR SIM VULLUPTAT LA FEUSMOD MAGNA FACIDUNT LUTE TAT, QUAM ESSE  
DOLOBOR ERCIPIT DELIQUAM QUIPIT PRATE DUIS ALIQUAT WIS DOLUTATE CONSECTE MAGNIBH  
ETUE DOLORTIE MIN ERATION HENT IP EX EA AMET LUTPATIOM EUGIAT VELIS NIAM VERAESSECTE

de Toronto, longe un instant le Lac Huron : on se dépêche de le contempler, avant que ne s'interposent des arbres rabat-joie...

Il n'y a pas mieux que le Canadien pour découvrir le Canada dans la splendeur de son immensité, pour se laisser envoûter par la diversité colorée de ses paysages. Il faut, pour apprécier cette parenthèse saccadée hors du temps, se laisser bercer, adopter sans réserve le tempo du train : nul besoin de s'occuper, de lire ou de jouer aux cartes, il n'y a qu'à s'asseoir et à regarder, il faut se laisser aller à ne rien faire d'autre que rêver et laisser son regard errer...

On a pris, avant de partir, le temps de visiter Toronto : la capitale économique du Canada est une ville cosmopolite, composée de quartiers ethniques à forte personnalité, comme l'italien Bathurst, le grec Danford, Chinatown ou le marché de Kensington... On a parcouru les 12 kilomètres de galeries de la ville souterraine, on a mangé dans une de ses food courts. On a déambulé aux pieds des immeubles de son étourdissant quartier d'affaires, très Big Apple. On a renoncé à suivre Yonge Street jusqu'au bout : ses 1896 kilomètres en font la rue la plus longue du Monde. On s'est élevé au sommet de la CN Tower (1,5 fois la Tour Eiffel) pour admirer le panorama et la canopée des buildings étincelants. On a visité le Musée des Gloires du Hockey, so Canadian, avant de finir la journée assis à une terrasse du Waterfront, pour lever un

toast au dernier des Mohicans : il vivait ici, sur les rives du Lac Ontario, avec son ami Bas-de-Cuir.

Le Canadien aurait dû arriver à Sioux Lookout, mais l'escale de Hornepayne a duré 2 heures, au lieu des 35 minutes prévues : on murmure au petit-déjeuner que c'est à cause des trains de marchandises.

Les voyageurs -des retraités, deux jeunes mariés, quelques touristes étrangers, un sous-préfet français en goguette-, sont en vacances, leur heure d'arrivée à Vancouver importe peu, mais il faut bien parler de quelque chose en beurrant ses toasts.

Le train roule depuis 24 heures, il n'a toujours pas quitté l'Ontario : il doit entrer au Manitoba vers midi, après 1801 kilomètres de rails. Les passagers viennent de traverser un fuseau horaire : il est amusant en direct de perdre une heure en une minute.

Le jour commence à décliner quand arrive Winnipeg. Le Canada devient agricole. Pas le temps de s'aventurer en ville : Winnipeg est pourtant une cité sympathique, surtout Saint-Boniface, son quartier francophone. Monsieur le capitaine La Vérendrye qui, en 1734, a édifié le premier fort sur les berges de la rivière Assiniboine, était d'origine française, bien que né au Québec : son papa arrivait d'Angers. On visite, à Winnipeg, le Fort Gibraltar, à défaut de participer à l'annuel Festival du voyageur : il raconte l'épopée des premiers européens, des peuples





autochtones et des trappeurs. On visite le Musée de Saint-Boniface sur les traces de l'étonnant Louis Riel, on déguste un croissant français (avec un café canadien, dommage) à la boulangerie française, on s'attable dans un restaurant français, à la rencontre des très dynamiques communautés francophone et métisse, qui veillent au respect de leurs droits linguistiques...

Le Baie d'Hudson, un cousin du Canadien, relie en 46 heures la capitale du Manitoba à Churchill, célèbre pour ses safaris d'ours polaires, ses bélugas et ses aurores boréales. Il y a aussi des vols pour Churchill : une compagnie Charter, la Nolinor, basée à Mirabel (QC), exploite la ligne à bord de Convair 580, des bimoteurs à hélices qui ont le même âge que les wagons du Canadien.

Winnipeg s'éloigne à peine que la cloche annonce déjà le dîner. L'organisation du restaurant est canadienne, c'est-à-dire rationnelle, mais on mange très bien, à bord du Canadien. Les wagons ont le charme et le confort des années 50, chacun, en Première, a sa cabine solo, duo ou familiale, une mini-suite qui peut accueillir 4 personnes.

Le jour, le lit est un fauteuil, un canapé.

Le soir, la cloison s'abaisse, la cabine se transforme en chambre à coucher, avec couette et oreiller.

Saskatoon. La Saskatchewan est le seul État qui, dans les deux sens, se traverse de nuit. On n'en voit rien, surtout que, bercé

par l'entêtante symphonie à trois temps du train qui fonce à vive allure, on dort bien, à bord du Canadien. Quelques voyageurs s'aventurent sur le quai, d'autres ouvrent juste un œil, pour voir où ils sont, et quelle heure il est, histoire d'en causer au petit-déjeuner, tandis que le Canadien traversera l'Alberta, tapissée comme la Saskatchewan de puits de pétrole, pour rejoindre Edmonton, à 3 221 kilomètres de Toronto.

Saskatoon est un gros bourg, pas désagréable, traversé par la Saskatoon River : on peut y faire son marché fermier, y visiter le Western Museum et Wanuskewin, le Parc pédagogique des Nations premières. Les Canadiens adorent désormais la culture et les traditions des Indiens, dont il ne reste objectivement pas grand-chose : dommage que leurs ancêtres les aient autant massacrés. On cultive, à Saskatoon, l'excellente baie de Saskatoon, qui, avec son air de baie polaire, a donné son nom à la Province.

Edmonton. La gare est à l'extérieur de la ville, au bord d'une voie rapide. Les voyageurs sont coincés sur le quai. Ils ne verront rien du West Edmonton Mall, le plus grand centre commercial au Monde après Dubaï : entre les centaines de boutiques, il y a une patinoire, des otaries, deux hôtels, une baleine, un casino, un bateau de pirates, une grande roue, un centre aquatique... Edmonton est aussi célèbre pour son Fort qui retrace, dans un

parc façon Disneyland, l'épopée des pionniers, et pour sa douceur de vivre...

Le Canadien redémarre. Les champs de céréales prennent la place des puits de pétrole : au loin, se profilent les très attendues Rocheuses, les Rockies Mountains ! Un Canada de carte postale se déroule devant les yeux ébahis des voyageurs émus, des rivières, des forêts, des sommets enneigés, des torrents, des cabanes avec des drapeaux rouges qui flottent au vent, ornés de la célèbre feuille d'érable... Le Canadien s'arrête à Jasper en fin d'après-midi. Les voyageurs s'engouffrent dans les boutiques de souvenirs, s'offrent une glace, achètent des timbres, ou téléphonent en attendant l'heure du départ. Jasper est le paradis des ours bruns : à chaque coin de rue, une pancarte rappelle aux touristes combien il faut s'en méfier. Un des chefs du train raconte que, la semaine dernière, un élan faisait du lèche-vitrines sur le trottoir, en face de la gare. Une nuit, l'année dernière, c'est un mécanicien qui s'est retrouvé nez à nez avec un grizzly... Jasper est aussi le point de départ du train qui rejoint, en 2 jours, Prince George et Prince Rupert, sur la côte Pacifique : il traverse les Rocheuses, ce qui, sur le quai, fait rêver tout le monde. Rockies for ever.

Le Canadien, qui repart ce soir pour Toronto, arrive à Vancouver au terme d'un épuisant voyage.

Les passagers y retrouvent la terre ferme.

Ballet de valises et de taxis.

Vancouver Downtown est une presqu'île, qui se termine par le gigantesque Stanley Park, d'où l'on observe, intrigué, le ballet des hydravions. La mer est au bout de chaque rue, croisant l'autre à angle droit.

Vancouver est une ville fraîche et magique.

On se balade sur Robson, la rue commerciale, on emprunte le Burrard Bridge pour rejoindre les plages de Kitsilano, avant d'aller s'encanailler sur Granville Island, au milieu des artistes, des gourmands et des artisans...

Ce soir, installé au Fairmont Waterfront pour prolonger le plaisir, on aura du mal à trouver le sommeil, loin du rythme syncopé des cahots, de la sirène des trains de marchandises.

Canadien for ever. ●



# Polar Bear

## Alert

Texte : Pierre Brice LEBRUN

Photos : Alen MÉAULLE

L'avion se pose au petit matin sur la piste du minuscule aéroport de Churchill, à l'extrême-Nord du Manitoba : dans le hangar qui sert d'aérogare, Kevin et Claude attendent le groupe de touristes qui arrive de Winnipeg, où l'agence Frontiers North les a rassemblés. Ils auraient pu arriver en train, mais le voyage est plus long...

**L**e programme millimétré ne laisse guère de place à l'improvisation. Il démarre par un tour de ville en bus scolaire : au-dessus du chauffeur, une carabine rappelle que voir des ours polaires, c'est bien, mais d'assez loin, c'est mieux.

Halte à la Bear Jail, la prison des ours : Churchill, chaque année, de la fin de l'automne au début de l'hiver, se retrouve envahi par 1 500 ours blancs, impatients de voir la banquise se former.

L'ours blanc, contrairement à l'ours brun, « hiberne » en été : ici, dès qu'il se réveille, affamé et affaibli par 4 mois de jeûne, il fonce vers la Baie d'Hudson. La glace qui va bientôt la recouvrir lui permettra d'aller chasser le phoque : en attendant, il se baigne, il s'économise de sieste en sieste, il croque ce qu'il trouve, lapin ou renard, et s'aventure parfois en ville pour trouver de quoi grignoter.

Il est interdit, à Churchill, de fermer sa porte à clé : les instructions sont d'entrer sans frapper dans la première maison et d'appeler les Rangers quand on se retrouve nez à nez avec un ours, ce qui arrive fréquemment. Les Rangers récupèrent l'ours et l'amènent en prison, où il restera, sans être nourri, jusqu'à ce que l'eau gèle. Ils posent aussi des Bear Trap, des pièges inoffensifs, pour récupérer les ours qui s'approchent trop près des

habitations : pas bête, l'ours se constituerait prisonnier s'il savait que de la nourriture l'attend au cachot.

Il n'y a pas que les ours qui, l'hiver, envahissent Churchill. Il y a aussi les touristes : en 2 mois, ce petit village de 1 000 habitants en accueillera 15 000 ! Sans eux, il n'existerait plus. En été, ils reviennent observer les baleines et les bélugas.

### Les yeux dans les yeux

L'après-midi, le groupe, à la recherche des ours, survole la région en hélicoptère : cette toundra marécageuse, fréquentée par les caribous, les wapitis et les orignaux, ne va pas tarder à se transformer en banquise. Les touristes tentent de repérer les ours, dont il n'est pas question, pour ne pas les déranger, de trop s'approcher : en voilà un qui nage, un autre qui trotte...

Les hélicos se posent quelques minutes à Nunalla, aux confins du Nunavut. Les pilotes sortent les fusils et les revolvers : on ne sait jamais...

Le clou du safari, ce sont les trois jours en Tundra Buggy, des espèces de camions à plate-forme extérieure montés sur des roues gigantesques, qui sillonnent le Cape Churchill. Là aussi, les touristes scrutent l'horizon, les jumelles à la main.

Après plusieurs ours assoupis, ou carrément endormis, en voilà



GRAND REPORTAGE



*Illa ad tat, cor sim vulluptat la  
feuismod magna facidunt lute  
tat, quam esse dolobor*

un qui s'approche par l'arrière du camion blanc. Un seul voyageur, emmitoufflé, brave le froid sur la terrasse du Buggy. Il aperçoit l'ours au dernier moment, à moins de trois mètres de lui, qui plonge ses yeux dans les siens, des yeux sombres, désabusés, interrogateurs. Le Buggy s'est arrêté : il y a un autre ours devant, allongé les quatre pattes en l'air sous un buisson, que tout le monde prend en photo. Le regard de l'ours transperce le touriste frigorifié qui n'ose plus bouger, l'échange silencieux se prolonge plusieurs minutes, d'une émouvante intensité, avant que retentisse un cri : a Bear ! a Bear ! Les passagers du Buggy se ruent sur la plate-forme et l'ours leur tourne calmement le dos. Il s'en va en haussant les épaules, abandonnant à sa solitude de voyeur celui à qui il vient de tant donner, pour qui la suite de ce bar-num écolo-touristique -traîneau à chien, musée Eskimo, tampon commémoratif apposé par la poste sur le passeport-, n'a plus beaucoup d'importance : il ramène chez lui le regard d'un ours avec qui, seul au Monde, il a passé quelques minutes de tête... ●